

Sous le signe du paradoxe *The Pianist* de Claude Gagnon

Gilles Marsolais

David Cronenberg
Number 59, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23322ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1992). Review of [Sous le signe du paradoxe / *The Pianist* de Claude Gagnon]. *24 images*, (59), 66–66.

THE PIANIST

DE CLAUDE GAGNON

SOUS LE SIGNE DU PARADOXE

par Gilles Marsolais

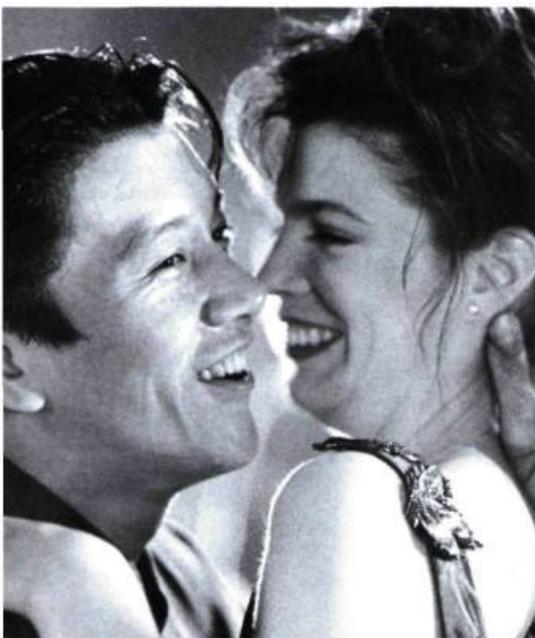


PHOTO: ATTILA DORY

Yoshi Takahashi (Eiji Okuda) et Colette (Macha Grenon)

Comme s'il prenait plaisir à affronter de nouveaux défis, Claude Gagnon a le don de se retrouver là où on ne l'attend pas. Fort différent de ses quatre longs métrages précédents, à l'occasion desquels il avait tâté peu ou prou de l'improvisation, *The Pianist* est avant tout un film intimiste qui, progressivement, lentement mais sûrement, impose au fil du récit une tonalité et un climat particuliers.

De retour dans sa famille après un séjour de deux ans à New York, Jean (Gail Travers) retrouve à l'île de Vancouver sa sœur Colette (Macha Grenon), confidente et complice de leurs premiers émois amoureux d'adolescentes. Les souvenirs refont alors surface ainsi qu'une vérité devenue maintenant incontournable, vécue comme une trahison : la liaison que Colette a entretenue avec Yoshi Takahashi (Eiji Okuda), un jeune pianiste japonais qui avait emménagé en face de la maison familiale à Toronto et sur lequel elles avaient, ensemble, jeté leur dévolu. La confirmation de cette triste réalité permettra finalement à Jean de se libérer de sa fixation obsessionnelle sur Yoshi et d'accéder à l'âge adulte, pour le meilleur et pour le pire.

De fait, ce n'est pas tant cette intrigue, doublée de son pendant symbolique inversé (Samantha, leur propre mère, fut elle-même aimée/amoureuse de deux hommes, excellents amis dont l'un est devenu son mari alors que l'autre, l'Américain Cody, surgit à l'improviste après trente ans, à l'occasion de ce week-end mémorable qui agira comme un catalyseur) qui fait l'intérêt de ce film que les moments privilégiés aménagés à l'intérieur d'un récit solidement structuré sur le principe du flash-back en abîme, où le présent et les diverses étapes du passé s'emboîtent comme des poupées gigognes pour constituer finalement un tout harmonieux. On pense à des séquences comme celle où Yoshi invite les deux jeunes filles à prendre le thé chez lui et à pénétrer enfin son univers mythique qu'il agrémenté d'un air d'harmonica, à celle — filmée admirablement, avec pudeur — où ils se retrouvent tous les trois au lit, ou encore à celle où Yoshi les enlace toutes les deux en leur faisant ses adieux, qui comptent parmi ces moments privilégiés évoqués plus haut. À la toute fin, un jeu de regards, une nuance verbale («Goodbye, Yoshi» — «I hope you still like me»), et tout est dit.

D'où vient alors l'impression, en tant que spectateur, d'être en quelque sorte exclu de ce qui se déroule à l'écran? *The Pianist* est un film placé sous le signe du paradoxe. Adapté d'un roman canadien-anglais d'Ann Ireland, l'action se déroule dans un milieu privilégié de la bourgeoisie

anglophone, plus artiste qu'affairiste. Est-ce par là, par cette logique interne, que s'établit cette distance d'avec un récit par ailleurs sympathique, axé sur la naissance et la montée du désir amoureux, depuis les premiers émois de l'adolescence jusqu'à la passion de l'âge adulte dont les répercussions seront plus importantes qu'il n'y paraît à première vue? Cette logique interne n'est pas en cause, puisque l'on peut fort bien s'intéresser à un récit semblable se déroulant à New York ou à Stockholm. Ou est-ce plutôt alors par le sentiment qui nous assaille à quelques reprises que la mise en scène du film semble répondre à un désir (conscient ou non) de rejoindre le public japonais, de lui donner à voir une situation, un décor, des cadrages et une vedette (Eiji Okuda) sur mesure? Encore là, on peut arguer de la logique impitoyable du récit (l'effet nippon rejoignant d'abord l'imaginaire tourmenté des deux gamines), encore que l'architecture et le jardin de la propriété familiale de l'île de Vancouver favorisent singulièrement cette impression. En définitive, cette distance indéfinissable ne relèverait-elle pas davantage du fait que la narration en voix off, qui occupe dans la première partie du film une place assez importante, est débitée par une voix d'homme, laquelle agit comme un filtre, s'impose comme un voile qui d'entrée nous retient au seuil de cet univers féminin, alors que les autres éléments mis en œuvre nous inciteraient à le découvrir de l'intérieur?

Autre paradoxe et non le moindre : adaptation du roman de quelqu'un d'autre, abordant un univers de jeunes filles, dont l'action se déroule dans un milieu bourgeois, anglophone et hors Québec de surcroît, ce film de bonne tenue est peut-être, d'une certaine façon, l'un des plus personnels du réalisateur! Comme Flaubert à propos de Mme Bovary, Claude Gagnon pourrait presque dire : «Jean et Colette, c'est moi». Car quelle mouche a piqué ce gars de St-Hyacinthe pour qu'il s'exile un jour au Japon et lie son destin à celui d'une Japonaise? si ce n'est une fascination comparable à la leur qui, de gaminerie s'est muée en un jeu sérieux. De film en film, Gagnon parle de ce désir d'appivoiser «l'autre», l'étranger ou celui qui n'entre pas dans la norme. ■

THE PIANIST

Québec 1991. Ré. : Claude Gagnon. Scé. : Claude Gagnon, d'après Ann Ireland. Ph. : Sylvain Brault. Mont. : André Corriveau. Mus. : André Gagnon. Int. : Gail Travers, Macha Grenon, Eiji Okuda, Dorothee Berryman, Ralph Allison, Maury Chaykin. 113 minutes. Couleur. Dist. : Aska Film.